

LES TEXTES À SUJET MYTHOLOGIQUE DU XIX^e SIÈCLE JUGÉS PAR M. YOURCENAR

par Mireille BRÉMOND
(Université d'Aix-Marseille III, IEFEE)

« J'admire infiniment certains écrivains du XIX^e siècle, dont la plupart [...] n'étaient pas français », dit Marguerite Yourcenar à Matthieu Galey (YO, p. 238), dans *Les Yeux ouverts*. Et de fait, elle citera souvent parmi les français, Hugo qui est, dit-elle, « certainement l'un des plus grands d'entre eux ». Nous savons par ailleurs qu'elle appréciait Flaubert, Baudelaire, et quelques autres. En revanche, elle a critiqué assez sévèrement aussi bien les sciences naissantes de l'époque que la façon dont certains auteurs (et pas seulement du XIX^e siècle d'ailleurs) utilisaient les mythes grecs.

L'objet de la présente étude est de chercher à savoir d'une part ce qu'elle reprochait précisément à ces auteurs français qui utilisaient les mythes grecs dans leur œuvre, d'autre part de comprendre peut-être mieux ainsi sa propre façon de travailler les mythes et de juger ses productions de jeunesse. Le parti pris de ce travail a été de laisser largement la parole à l'auteur.

Nous ne nous attarderons pas sur le jugement que Marguerite Yourcenar porte sur deux écrivains un peu passés de mode, Jules Lemaître et Jules Laforgue, et qu'elle trouve plutôt superficiels¹, ni sur ce qu'elle dit d'autres auteurs de cette époque, et qui ne concerne pas les mythes. Il nous reste finalement peu de choses : une remarque intéressante à propos de Renan et trois réflexions sur Leconte de Lisle, qui est celui pour lequel elle a été le plus précise. Voici d'abord ce qu'elle nous dit de Renan dans *En pèlerin, en étranger* : « au cours du siècle dernier, trop d'esprits bien intentionnés (Renan était l'un d'eux, et l'on pourrait en citer beaucoup d'autres) ont tenté de présenter à leur public une Grèce parfaite [...] Cette image idéologique et académique était fausse [...]. On n'avait que faire de cette trop parfaite statue taillée dans un marbre trop blanc »². Dans les

¹« Avant-propos » d'*Électre*, Th II, p. 19.

²PE, EM (1991), p. 431.

« Carnets de notes d'*Électre* », elle met l'éventuel spectateur en garde : « Ne confondons pas une fois de plus l'antique avec l'académisme »³. Elle reviendra à nouveau sur ce point dans *La Couronne et la Lyre* : « sans les comédies d'Aristophane [...] nous finirions par croire à l'Athènes de marbre blanc fréquentée seulement par Périclès, Aspasia, les nobles figurants des Panathénées et les beaux jeunes gens du cercle de Socrate, dont rêvaient nostalgiquement les poètes vers la fin du XIX^e siècle »⁴. Ce dernier texte nous aide à comprendre pourquoi M. Yourcenar fut si sévère à propos de ses productions de jeunesse. Dans son « Avant-propos » à l'édition des *Œuvres romanesques* dans la bibliothèque de La Pléiade, pour expliquer l'absence de ses œuvres de jeunesse et sans même en préciser les titres, elle les dit « sans valeur », à quoi elle ajoute ce commentaire cruel : « n'employons pas plus de pâte à papier qu'il n'en faut » (p. XI). Dans *Les Yeux ouverts*, à propos de sa première œuvre publiée, *Le Jardin des Chimères*, elle dit à Matthieu Galey que « ce livre a été suivi d'un autre petit volume de poèmes, encore pires, parce qu'ils étaient plus anciens et que c'était vraiment du démarquage d'écolier : *Les Dieux ne sont pas morts*. Là, on retrouvait un peu tous les poètes de la fin du XIX^e siècle. Bien sûr, il faut apprendre son métier » (YO, p. 53). Et elle regrette que les écrivains publient parfois trop vite. On retrouve dans sa correspondance, ce jugement sévère à propos de ce qu'elle appelle les « juvenilia » et en particulier des *Dieux ne sont pas morts*⁵. Et en effet, un poème assez long de ce recueil, intitulé « Regrets helléniques », est un bon exemple, un concentré même, si je puis me permettre, de tous les clichés figés sur la Grèce qu'elle avait pendant sa jeunesse et que plus tard elle ne supportera plus ni dans son œuvre ni dans celle des autres. Quelques vers suffiront à montrer que les thèmes cités dans *La Couronne et la Lyre* se retrouvent effectivement dans son poème :

Ô vivre au siècle de Platon !
Lorsque la savante Aspasia,
Charmide et le bel Agathon
Discouraient sur la poésie,
À l'ombre du calme fronton
Dont Phidias sculptait les marbres !
[...]
Prendre part aux fêtes attiques ! [...]

³ « Carnets de notes d'*Électre* », *Théâtre de France*, 4, 1954, p. 29.

⁴ *CL*, poésie Gallimard, 1979, p. 267.

⁵ Lettre à Olga Peters, lettre à Denys Magne, citées par J. SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar, l'invention d'une vie*, Gallimard, 1990, édition Folio 1997, p. 97-98.